

Handwritten notes at the top of the page, including the name "MARTIN" and other illegible text.

Main body of handwritten notes, appearing to be a transcription of a text, possibly related to the costume study mentioned in the adjacent page.

Small handwritten notes at the bottom left of the page.

Annexe II : ETUDE SOMMAIRE D'UN COSTUME

COSTUME « BIGOUDEN » DE FEMME (Bretagne)

Son aire d'extension.

L'aire du costume dit « bigouden » s'étend sur les deux cantons extrêmes sud-ouest de la péninsule armoricaine. Elle est limitée, à l'ouest et au sud, par la mer ; au nord, par la rivière d'Audierne, le Goyen ; à l'est, par la rivière de Quimper, l'Odet.

La situation actuelle.

Le costume bigouden de femme est l'un de nos rares costumes régionaux qui parviennent encore à résister, vaillamment, à l'envahissement des modes urbaines. Cette résistance tient à des conditions psychologiques, géographiques et économiques qui'il serait trop long d'exposer ici. Signalons seulement que la grande habileté des femmes aux travaux d'aiguilles a créé, depuis un demi-siècle, un artisanat qui a trouvé son premier développement dans la confection et la broderie de leurs propres coiffes et de certaines pièces de leur costume. D'autre part, depuis un quart de siècle et même un peu auparavant, des commerçants avisés se sont assurés la collaboration d'artistes-ethnologues connaissant parfaitement le costume bigouden pour en opérer la reconversion. C'est ainsi que les motifs d'ameublement ou de ce costume ont été traduits en tissus d'ameublement ou reportés sur foulards, corsages et jupes d'alture moderne. Certains de ces articles ont gagné leur place jusque dans la mode

parisienne. Ce mouvement a favorisé la conservation du costume traditionnel lui-même parce qu'il permet aux femmes qui le portent encore de trouver facilement, dans le commerce, les éléments de leur habillement, fidèlement reproduits en diverses étoffes modernes plus faciles à porter que les anciens tissus trop lourds.

Le costume bigouden avait acquis un tel prestige à la fin de l'époque pré-industrielle que les « bigoudènes », pourtant très portées sur le modernisme, n'arrivent pas à délaïsser sans regret leur ancienne « guise ». Cependant, on ne rencontre pratiquement plus la bigoudène en coiffe au-dessous de cinquante ans. En revanche, un nombre considérable de femmes moins jeunes des campagnes, des ports et des bourgs arborent quotidiennement le costume complet. C'est entre cinquante et soixante ans que se situe actuellement l'âge où la mode agit et impose encore ses lois aux bigoudènes restées fidèles à la tradition vestimentaire et dont certaines ont une élégance indiscutable. Elles ne reculent pas devant la dépense pour s'habiller et elles savent s'adapter au goût du jour sans abandonner les normes de base, ce qui est la meilleure façon d'évoluer. Aujourd'hui, le tissu dominant est le satin de soie et le velours noir sans ornement d'aucune sorte. La gloire de la bigoudène s'exprime surtout dans sa coiffe originale. Il va sans dire que la très grande majorité des vieilles femmes la portent tous les jours, car elles rougiraient de se laisser voir en cheveux, ce qui serait un signe de déclassement et de déchéance.

Evolution des éléments.

La coiffe. — Sa hauteur actuelle est de 32 cm pour une largeur à la base de 12 à 14 cm. Cette verticalité, son caractère le plus frappant, est le résultat d'une évolution signifiée par la succession des schémas ci-après. En réalité, à l'origine, elle appartenait à la catégorie des coiffes à pignons ou à bec. Vers 1850, elle était presque plate, assujettie et plaquée sur le milieu de la tête par un « lien » de toile, avec un frontal uni de faible élévation. Elle n'a cessé de prendre de la hauteur depuis 1900, ce qui est presque un paradoxe si l'on considère que le pays où elle règne est un plateau peu accidenté et exposé au vent de mer.

Les parties constitutives en sont les suivantes : 1° la grande coiffe, appelée bigouden, qui est la partie frontale

essentielle dont le nom désigne l'ensemble ; 2° la partie postérieure, qui ferme la gouttière et porte le nom de taloden ; 3° les rubans, dits lasennou qui sont fixés au long de la coiffe et de chaque côté pour venir se nouer sous l'oreille gauche. Ces rubans, issus du lien de toile primitif, ont pris de plus en plus d'ampleur et de richesse. Pour en donner une idée, il suffit de préciser que leur prix égale celui du reste de la coiffe.

Pour établir la « bigouden », il est indispensable d'avoir les cheveux longs, ce qui interdit le port de cette coiffe aux amateurs d'un jour sous peine de ridicule. Les cheveux, peignés en arrière avec une raie, sont emprisonnés dans un bonnet à trois quartiers qui, à l'époque flamboyante, fut brodé à « fleurs de coin » ou « fleurs d'oreilles ». On les ramène ensuite en les lissant soigneusement sur le sommet de la tête où ils sont accommodés en chignon à l'aide d'un peigne courbe (ar grib) et d'un ruban de velours (ar vouloutenn). Voilà l'assise de la coiffe (cf. schéma ci-après).

Cette coiffe fut successivement de toile de ménage, puis de toile fine, de tulle et de dentelle à la main. Au fur et à mesure de cet allègement, elle reçut des broderies de plus en plus nombreuses et diverses. La coiffe moderne, en « dentelles à trous », a l'avantage de mieux résister au vent qui la traverse de part en part et c'est là une des raisons qui lui ont permis de s'élever aussi haut. Actuellement, les plus riches coiffes « bigouden », avec les rubans assortis également chargés de broderies, atteignent un prix d'achat de l'ordre de quatre cents francs. Les motifs de broderie sont très divers et issus de contaminations successives. Cependant, certaines coiffes parmi les plus prisées sont uniquement ornées des motifs spécialement « bigouden » qui figurent sur le gilet.

Chaque femme possédait et possède encore plusieurs jeux de coiffes à porter selon les circonstances et la solennité. Leurs différences jouent essentiellement sur le tissu et l'ornementation, non pas sur le montage, comme c'est le cas pour d'autres coiffes bretonnes. Naguère, le deuil se portait encore en coiffe de toile havane à broderies blanches. Aujourd'hui, il ne se marque plus que par des motifs plus simples et unis, la dentelle étant proscrite.

Des repasseuses professionnelles empèsent soigneusement ces coiffes, particulièrement celles des grands dimanches. La délicatesse de l'opération réside dans le tour de main à

prendre pour mouler la grande pièce frontale. Pendant la dernière guerre, l'empois faisait défaut, il fallut avoir recours à la Matzena ou à l'eau de macaroni. Les repasseuses de métier sont en voie de disparition. C'est là un des facteurs qui menacent les coiffes de désaffectation. Elles avaient déjà été frappées par la mode des bains de mer, les cinémas (oculation de l'écran) et les voitures de tourisme, particulièrement les tractions-avant surbaissées. Leur hauteur les perd un peu. Mais, en revanche, elles sont maintenant garanties contre la pluie par des étuis de nylon que chaque femme porte constamment dans son sac ou sa poche de jupe. Cette petite invention commode est très appréciée et adoptée d'enthousiasme.

Le gilet. — On porte aujourd'hui plusieurs sortes de gilets, mais ils sont tous de même coupe, la fantaisie personnelle, toujours à espérer ou à redouter de la part des femmes, n'affectant guère que le décolleté qui n'est jamais très important. D'autre part, la « guise » bigoudène n'admet pas de collerette, thème de variations innombrables comme on sait. Le gilet est croisé en double et à larges manches. Naguère, les deux pans en étaient brodés différemment, l'un d'entre eux plus discret et plus « maigre » (parfois même en velours uni) étant boutonné dessus quand on portait le deuil. A la grande époque, qui s'achève à la guerre de 1914, ce gilet est en drap de Montauban brodé à fil jaune ou rouge à plein plastron, le dos très rarement orné. Dans ce style, c'est une vraie cuirasse qui écrase la poitrine, mais protège bien contre le vent par son épaisseur même, outre qu'il présente l'avantage d'affiner la silhouette générale. Après 1914, avec les deuils de la guerre, la broderie céda la place au velours noir uni, encore communément porté de nos jours. Après 1920, il y eut une période où triompha l'ornement en perles de verre. Certains comportaient ces motifs traités en perles sur l'épaule et surajoutés aux broderies traditionnelles. Parfois, les manches, d'un autre style, étaient montées postérieurement sur un corps de gilet plus ancien. C'est que certains de ces « habits d'or » passaient de la mère à la fille et, les manches étant souvent élimées ou saies, il fallait en adopter d'autres. La confection complète d'un gilet entier nécessitait entre deux et trois mois de travail d'un tailleur. A ce compte, on

comprend que beaucoup de bigoudènes n'en aient jamais possédé. Ces gilets, d'ailleurs, ne sortaient guère que pour les grandes cérémonies. Ils étaient exécutés spécialement pour le jour des noces. On n'en brode plus guère, aujourd'hui.

Il est nécessaire de signaler que les gilets des bigoudènes étaient brodés, et d'ailleurs confectionnés entièrement, par des hommes. Il fallait des doigts forts pour enfoncer l'aiguille dans une pareille épaisseur et pour broder aussi serré. Le pays bigouden possédait une corporation nombreuse et florissante de ces tailleurs (Kemenetien), gens originaux qui utilisaient un langage spécial, le chon, intelligible aux seuls initiés. Quant aux motifs de leurs broderies, ce sont les grandes plumes de paon, les soleils, les planètes, l'arête de poisson, la fougère, la corne de bélier et la chaîne de vie. On a voulu y voir une cosmogonie ou je ne sais quelle signification ésotérique. Ils semblent plutôt une stylisation originale de motifs connus ailleurs. Ajoutons que l'habileté des brodeurs bigoudens était célèbre au point qu'ils reçurent, à plusieurs reprises, des commandes d'habits d'académiciens et de chasubles pour les princes de l'Eglise. Ces vieux artistes sont aujourd'hui disparus jusqu'au dernier. Mais leur art s'est transmis à des ateliers de femmes brodeuses dont le travail est à la fois plus rapide et plus léger.

Jupes et tabliers.

Depuis la disparition des jupes superposées, de longueurs et couleurs différentes, tombées en désuétude à la fin du XIX^e siècle, et qui furent brodées et galonnées en leurs temps, la jupe unique des bigoudènes n'a reçu que des broderies maigres, à motifs de fleurs d'abord, d'arrangements de perles ensuite. Encore ces broderies ou ornements n'affectaient-ils que les paries de la jupe laissées visibles par le tablier. Aujourd'hui, cette jupe est plaquée de velours noir et, récemment encore, la hauteur du velours visible désignait le degré de richesse de celle qui l'arborait.

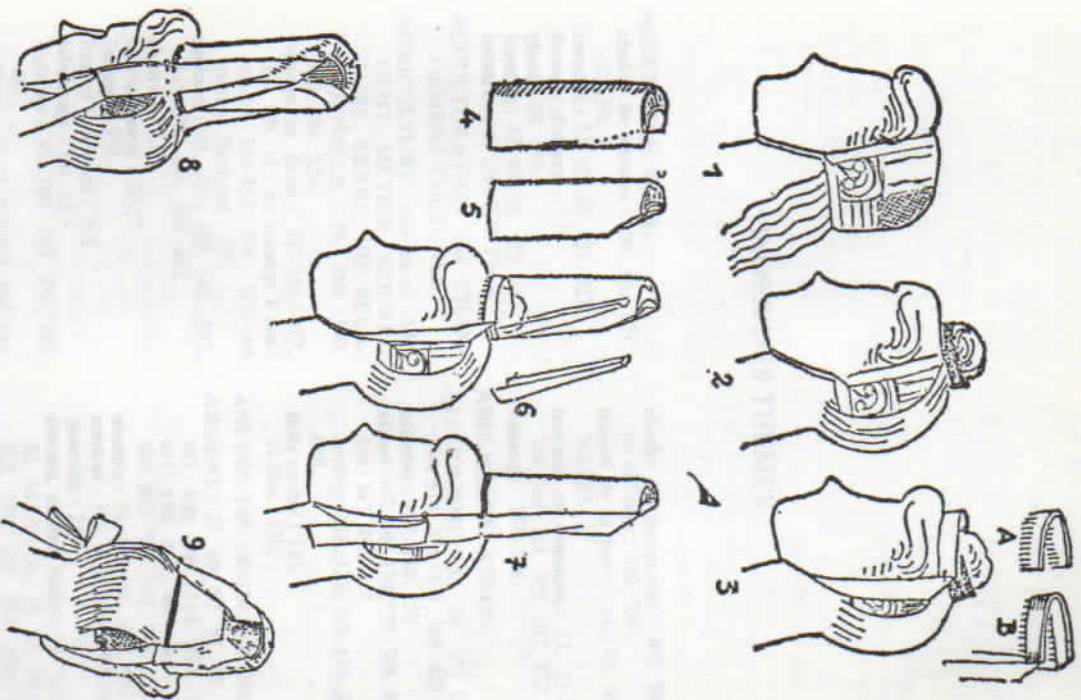
Le tablier de la bigoudène s'arrête à la taille et descend jusqu'au bas de la jupe. Il fait presque le tour de la personne et s'épingle derrière, laissant à découvert un pan de la jupe qu'il recouvre. Ces tabliers, de couleurs claires ou vives pour

les jeunes femmes, sont de crêpe georgette pour les plus âgées. Eux aussi ont connu les motifs de perles. Parfois même, l'empiècement et le bas recevaient des broderies légères, de mains de femmes.

Conclusion.

L'ensemble de ce costume féminin est séduisant non seulement par la richesse de son style d'apparat et l'originalité de ses éléments, mais encore parce qu'il donne une silhouette mince et déagée. C'est un véritable jet vertical que ne rompt aucune collerette et que la coiffe accuse encore. Il sied particulièrement aux nerveuses filles de la mer. Un proverbe bigouden donne la règle d'or qui présidait à ses fluctuations : il faut toujours la même distance entre le haut de la coiffe et le bas de la jupe. Quand la première monte, la seconde raccourcit. En vertu de quoi, si les bigoudènes de 1850, à coiffes basses et à longues jupes, étaient de lourdes carravelles qui naviguaient péniblement dans le vent bigouden, leurs arrière-petites filles, cent ans après, ont si bien allégé leur costume qu'elles se décochent, comme des flèches, sur le plateau ras de Penmarc'h d'où jaillit le phare d'Echmühl.

N.B. — Pour ceux qui désireraient des précisions sur le costume bigouden et les costumes bretons en général, nous renvoyons à l'ouvrage monumental de notre ami R. Y. Creston : Les costumes des populations bretonnes. Il est le fruit d'une enquête poursuivie patiemment pendant trente ans. Publié avec le concours du C.N.R.S. dans la collection des travaux du Laboratoire d'anthropologie générale de la Faculté des Sciences de Rennes. Les schémas d'évolution et de montage reproduits ici lui sont empruntés.



Montage de la coiffe bigoudène.